

ARTICLE PARU DANS LE NUMÉRO SPÉCIAL DE  
L'ÉDUCATEUR (n°81 de septembre 1996)  
SUR LE CENTENAIRE DE CÉLESTIN FREINET

*Je vis comme un honneur la proposition qui m'est faite de participer à un hommage à Freinet. Mon article n'ajoutera assurément rien à sa gloire mais il alimentera mes mérites puisque je semble ainsi digne de porter un jugement sur son oeuvre. J'imagine que Freinet n'aimait pas les honneurs et c'est peut-être à cela qu'il convient de rendre hommage...*

*Je partirai donc de ce que je fais actuellement, un rapport de recherche sur l'écriture dont, selon l'usage, les membres de "la communauté scientifique" ne liront que le résumé anglais, pour peu encore qu'il se prête au regard oblique. C'est pourquoi je saute sur l'occasion offerte pour en dire quelques mots à des lecteurs dont l'engagement dans une pratique transformatrice de l'éducation explique qu'ils s'intéressent pour de bon à la pédagogie.*

## L'écrit, un outil de pensée

La question centrale en ce qui concerne la lecture et l'écriture apparaît bien comme celle du statut reconnu à l'écrit. La pensée dominante s'acharne toujours à en faire un substitut de l'oral présenté comme la forme spontanée de la langue. Ce phonocentrisme ambiant réduit en permanence l'écrit à n'être d'abord qu'un système de notation. La question est pourtant de savoir si l'écrit est langage et non simplement codage ou déchiffrement, c'est-à-dire en quoi il est l'instrument d'un certain nombre d'opérations intellectuelles spécifiques, l'outil de formes particulières de pensée, de modes de traitement de l'expérience, le langage nécessaire à l'exercice d'une raison graphique<sup>1</sup> comme on dit du langage mathématique qu'il permet inséparablement de concevoir, d'exprimer et de communiquer une pensée mathématique. L'écrit oblige à penser ce qu'on ne saurait dire sans son usage. Autrement dit, on peut toujours créer des équivalences entre l'écrit et l'oral, il n'existera jamais d'identité, seulement des adaptations comme on en ferait si l'on voulait exprimer ce que l'on ressent d'un tableau avec des notes de musique ou mettre en scène un roman. On peut certes toujours prononcer cette première phrase de Proust : "Longtemps je me suis couché de bonne heure" (nous en avons, d'ailleurs, chacun produit des centaines sur ce modèle dans nos conversations ordinaires), il n'existe pour autant aucune situation où les premiers mots échangés entre deux individus qui ne se sont jamais rencontrés et ignorent tout l'un de l'autre puissent être là. Cette phrase, elle n'est qu'écrite au sens où elle ne peut être conçue comme incipit que par l'usage dialogique global que permet l'écrit. Apprendre à lire, apprendre à écrire, c'est donc, pour l'enfant, apprendre une nouvelle forme de pensée que rend possible un langage nouveau, irréductible à la forme orale qu'il connaît déjà. La difficulté n'est jamais d'ordre technique (des langages, l'enfant en a déjà appris plusieurs et dans des conditions plus précaires), la difficulté est dans la situation qui rend nécessaire et autorise de penser autrement, de penser autre chose, d'avoir recours à un nouveau langage pour travailler l'expérience et en faire jaillir de nouveaux modèles<sup>2</sup>, plus généraux, plus puissants<sup>3</sup>. On comprend que la classe sociale dominante hésite à donner à ceux qu'elle opprime la maîtrise d'un nouveau langage, celui de la raison graphique, qui rend possible l'activité théorique, cette théorisation dont elle se réserve, à

<sup>1</sup> Pour reprendre ici l'appellation qu'en propose Jack Goody.

<sup>2</sup> cf. Vygotski : "L'écrit est l'algèbre du langage".

<sup>3</sup> cf. André Stil : "Écrire, c'est creuser l'exception jusqu'à règle".

travers ses intellectuels, l'usage exclusif pour dispenser du sens. On comprend que le conservatisme pédagogique remplisse scrupuleusement sa fonction de domestication des milieux populaires en affirmant que l'écrit est un double de l'oral, que tout est d'abord affaire de transcription grapho-phonologique, qu'il n'y a aucune spécificité de la raison graphique, que la pensée se conçoit à l'oral et qu'écrire, c'est coucher du déjà élaboré sur du papier moyennant le respect d'un registre langagier plus soutenu... On comprend tout cela.

Et Freinet qui vient parler de méthode naturelle ! On ne dira jamais assez combien cette épithète est subversive dans sa revendication de simplicité, car ce qui est naturel à l'enfant, a-t-on coutume, de dire, c'est l'oral. L'écrit, ce serait autre chose, du fabriqué, du social, et c'est pourquoi il serait nécessaire de l'enseigner. Mesure-t-on assez ce que masque de domination sociale une telle position ? C'est en enseignant l'écrit qu'on espère l'empêcher d'être cet outil de pensée dont la généralisation sociale fait peur ; en ne l'enseignant pas n'importe comment, en enseignant un système de correspondance, un prétendu mécanisme de lecture et d'écriture qui permettrait de passer de l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'oral comme entre deux formes identiques à la différence matérielle du support. On changerait simplement de médium, pas de pensée. Et encore moins de production, de système, de raison. Parler alors de méthode naturelle, c'est affirmer que l'écrit doit être l'objet d'un apprentissage linguistique comme les autres et qu'il faut donc se préoccuper à son sujet des conditions de tout apprentissage linguistique, conditions qui n'ont rien à voir avec des règles de transcription. Les continuateurs de Freinet sont dans cette voie naturelle.

Le principe de transcription préside également à l'enseignement de l'écriture. Ce qui se conçoit bien s'énoncerait donc clairement et les mots pour le dire... Aussi a-t-on coutume d'enseigner l'art de la rédaction à travers cette séquence : réunir ses idées, faire un plan, rédiger, réviser. Ce qui affirme par défaut que la production d'idées est assurément antérieure à l'écriture, qu'elle se fait "dans la tête" avec les mots de l'oral et non sur le "papier" avec les mots de l'écrit. Que ne ferait-on pas pour cacher que l'écrit est l'outil spécifique, celui de la raison graphique ? Pourtant, ce que l'on observe<sup>4</sup> aujourd'hui de l'écriture experte témoigne d'une tout autre réalité : globalement, l'écrivain, le journaliste, l'auteur d'articles ou de rapport produit en moyenne autour de 300 mots définitifs écrits par heure sur un sujet qu'il connaît bien et dont il parlerait intarissablement à 10 000 mots heure. À la résolution de quel problème est donc utilisé ce temps plus de 30 fois supérieur quand on sait que ce n'est pas la durée physique de la graphie qui est en cause ? Penser dans l'écrit, c'est faire advenir ce qui ne peut exister sans lui. Ce n'est alors ni plus lent ni plus rapide, c'est autre chose, et dans le processus et dans le produit. On voit les traces de ce travail dans les opérations spécifiques de l'écriture que sont suppressions, remplacements, déplacements et ajouts en milieu de texte lorsque celui-ci se gonfle entre son début et sa fin. Presque un tiers des mots posés sur la feuille en disparaîtront avant l'achèvement. Il est indispensable de s'interroger sur le rôle de ces mots qui sont restés juste le temps de rendre le texte possible. C'est comme s'ils avaient été nécessaires à l'auteur pour penser, mais différents de ceux qu'il juge nécessaires pour son lecteur. *"Il faut écrire ce qui sera éliminé pour écrire ce qui ne le sera pas. Imprévisiblement, mais inévitablement, la création de l'encore inconnu passe par le négatif, le désordre, le leurre."*<sup>5</sup>. On peut faire l'hypothèse que la proportion de ces mots supprimés et de ces insertions dans le corps du texte témoignent de l'empoignade avec le matériau écrit dans ce

<sup>4</sup> cf. le logiciel Genèse du texte produit par l'AFL grâce auquel a été développée la recherche dont je tire ces informations.

<sup>5</sup> Jean Levaillant. Peut-on d'ailleurs trouver meilleure définition de l'apprentissage, de tout apprentissage, et particulièrement de l'apprentissage de la production n'écrit ?

qu'il a de spécifique et qui produit une autre "raison" que celle de l'oral. C'est sans doute le meilleur révélateur de l'écriture dans ce qui l'oppose à la simple transcription.

Et Freinet qui vient parler de texte libre ! Que de reproches n'auront pas encore été dits par tous les domesticateurs ordinaires. Cette absence de contraintes ne serait pas formatrice... Nous avons comparé le processus d'écriture de près de 600 textes selon que leur sujet était libre ou imposé<sup>6</sup>. Sur cette seule différence, les textes à sujet libre provoquent une activité beaucoup plus intense que ceux à sujet imposé, environ 25% supplémentaire de suppressions et de travail dans le corps du texte. À l'inverse, les textes à sujet imposé augmentent par la fin, un mot après l'autre, avec peu de retours en arrière, de remords ou de substitutions comme si les choses égaient jouées avant d'être transcrites. Le fait de les écrire les remet peu en cause. Cette absence apparente de contraintes formelles (on peut dire ce que l'on veut...) qu'offre le sujet voulu par l'auteur provoque donc un travail beaucoup plus intense que ne le fait la rédaction d'un sujet imposé. En fait, dans le texte libre, ce qui est libre, ce n'est pas le point de départ (le prétexte) mais le point d'arrivée et c'est à l'écriture de le découvrir. Cette situation correspond au souci de travailler une expérience avec de l'écrit afin d'en faire émerger une signification qui n'existerait pas sans ce travail d'écriture. Écrire pour y voir plus au clair en soi et dans le monde... À écouter ce que disent les écrivains de leur travail, on peut affirmer qu'il n'y a d'écriture que si le texte permet d'aller là où on ne sait pas encore qu'il conduit : *"Eh bien, lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouvent en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont, en quelque sorte, se cristalliser. Et, tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écriture, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention."*<sup>7</sup>

Au delà de toutes les raisons souvent avancées qui ont à voir avec l'affectivité, la pratique du texte libre garantit la rencontre de ce qu'il y a de plus technique et de plus contraignant dans le dur métier d'écrire.

Ainsi en ce qui concerne l'écrit, Freinet touche deux fois juste, en lecture et en écriture. Je ne crois pourtant pas à son intuition ou à son génie. Ce qu'il propose découle simplement d'une réflexion rigoureuse sur l'éducation. Il est sans doute celui qui, en ce siècle, aura poussé le plus loin l'analyse concrète des relations entre les pratiques pédagogiques et les luttes sociales : que serait une école du peuple, et non cette école pour le peuple que la défaite de la Commune a permis à la bourgeoisie d'instaurer afin de fermer, de l'aveu même de Jules Ferry "l'ère des révolutions" ? Le Freinet du texte libre et de la méthode naturelle, c'est décidément le même qui, avec ses amis du groupe Octobre, se proposait de réaliser un film populaire sur la brochure *Salaires, prix et profit* de Marx... •

Jean Foucambert

<sup>6</sup> Ce critère est déjà très réducteur par rapport à la définition du texte libre. Et pourtant...

<sup>7</sup> Claude Simon